

PAUL PRECIADO ENTRE DE MULTIPLES FRONTIÈRES

PRECIADO, Paul. *Un appartement sur Uranus*. Paris: Grasset, 2019, 335p.

La traversée est multiforme dans *Un appartement sur Uranus*, de Paul Preciado. Dans cet ensemble de chroniques, publiées entre 2013 et 2018 dans le journal *Libération*, le philosophe, commissaire d'exposition et – pourquoi ne pas assumer également cette identité – chroniqueur *queer*, «ni homme ni femme, mais un dissident du système genre-genre», comme il se définit, il apporte une série de réflexions sur les différentes formes de traversées que subissent nos sociétés capitalistes et son corps trans en mutation. Le livre, contrairement à ce qui peut paraître à première vue, ne consiste pas en une disposition aléatoire de textes qui pourraient être réservés à la publication journalistique, si le marché éditorial n'avait pas trouvé un moyen de capitaliser sur ce qui a déjà été capitalisé. «Les chroniques de *Libération* ne suffisaient plus, maintenant la compilation des chroniques», peut-on penser tout de suite. Ce n'est pas le cas. Dans la forme de ce livre, on voit un *continuum* narratif qui ne se révèle pas aussi clairement quand on lit ponctuellement les chroniques dans *Libération*. En lisant les chroniques en continu et chronologiquement sous la forme d'un livre, nous voyons une interprétation partielle, mais riche, d'une réalité sociale encore très vive et vacillante. Ici, Preciado fait le contraire du philosophe hégélien qui, comme la chouette de Minerve, déploie ses ailes seulement au début du crépuscule; plus précisément, après l'achèvement du processus d'une formation sociale. Le philosophe ici n'est pas un hibou de Minerve: il déploie ses ailes, plus précisément, *devant* le tourbillon. Si Preciado était une chouette Minerva, elle serait probablement sous l'effet du *jetlag*. Elle serait arrivée plus tôt que d'habitude.

Les chroniques, comme le mot grec (*Khrónos*) le révèle étymologiquement, nous placent *dans* le temps. Ce n'est pas que toutes les chroniques le fassent. Certaines chroniques sont même anachroniques: le contraire de ce qu'ils devraient être. Il est intéressant de noter, cependant, comment les chroniques de Preciado nous insèrent dans un temps social en constante évolution, en même temps qu'elles se réfèrent à l'opposé de l'insertion: en fait, à propos de la désertion. Ici la forme et le contenu se contredisent, mais ne succombent pas à cette opposition. En fait, comme c'est exactement la nature des contradictions: ce mouvement instable d'opposés dont les parties n'existent qu'individuellement à cause de l'opposition qu'elles opposent réciproquement. En d'autres termes, la forme chronique se manifeste parce qu'il faut parler, à notre époque, de la nécessité de la quitter pour la vivre. La chronique de Preciado nous insère *dans* le temps, en même temps qu'elle parle de déplacement, d'évasion et d'état de ceux qui sont en dehors des catégories socialement produites.

Bárbara Buril Lins

Doutoranda no Programa de Pós-Graduação em Filosofia da Universidade Federal de Santa Catarina.
E-mail: baiburil@gmail.com. ORCID: <https://orcid.org/0000-0002-3545-2352>

Comme le dit le titre du livre, l'appartement de Preciado est à Uranus. Cela signifie que, sur cette planète Terre, il n'est nulle part. «Preciado est la multiplicité du cosmos, enfermé dans un régime politique et épistémologique binaire», comme il dit très souvent. Pendant la période où il écrit ces chroniques pour Libération, Preciado traverse des pays, des villes, des frontières géographiques, mais aussi des limites de genre. Chaque chronique est écrite quelque part dans le monde: Athènes, Barcelone, Zurich, Cassel, Hydra, Londres, New York, Berlin et bien d'autres endroits. Au cours de ces cinq années passées à traverser les frontières géographiques pour participer à des événements et grâce au travail de commissaire de la documenta 14, Preciado a également traversé les limites de genre. D'une femme à un homme, les normes expliqueraient. Mais pas exactement. Être trans, cela signifie être ni l'un, ni l'autre, mais un peu des deux. Et aucun en même temps. Quoi qu'il en soit, lors de la traversée géographique, il observe sa propre chair aussi en traversant: sa voix s'approfondit, à la suite d'un épaissement des cordes vocales produites par la testostérone, les poils commencent à apparaître sur son visage, ses muscles semblent plus rigides. Une transformation qui semble dire que son corps est le corps d'un autre. Il raconte, dans l'une des chroniques, que sa voix grave sortait de sa bouche comme une voix sortant du corps d'un ventriloque. Une voix qui était la sienne, mais qui, en même temps, ne l'était pas non plus. La voix d'un autre, comme toujours. L'effet de la testostérone a effacé l'ambiguïté de genre que Preciado connaissait déjà en tant que lesbienne masculine (*butch*). Comment ça doit être, l'effet de la testostérone est venu avant le changement de son statut juridique de femme à homme. C'est pourquoi, au cours de ses déplacements dans les aéroports, Preciado a dû présenter des documents de son avocat pour attester que la personne sur son passeport, Beatriz Preciado, était toujours lui. Néanmoins, la contradiction performative entre les informations contenues dans le passeport et l'image offerte par son corps mutant était évidente.

Comme l'écrit Virginie Despentes dans la préface de l'ouvrage, «d'une langue à l'autre, d'un thème à l'autre, d'une ville à l'autre, d'un genre à l'autre - les transitions sont ta maison» (p. 14). Preciado franchit les frontières linguistiques: il peut parler français, écrire en espagnol et lire en anglais, dans la même situation sociale, comme quand il est dans un avion. Un *switch* presque automatique qui fait référence à un certain type de cosmopolitisme qui ne consiste pas exactement en une interaction égalitaire entre différents, mais en l'internalisation de la différence en soi-même. Le cosmopolitisme comme dépossession d'identité. Pendant des années, sa maison a été des hôtels, des appartements empruntés, des AirBnbs bon marché. Ce n'est qu'à Athènes, alors qu'il a dû s'installer plus longtemps pour organiser la documenta, qu'il a finalement loué un appartement à son nom. Cependant, son appartement n'avait pas un seul meuble à l'intérieur. Dans la chronique *Mon corps trans est une maison vide*, publiée le 8 octobre 2016, Preciado dit que la maison où il vit à Athènes est la première qu'il occupe après deux ans de pèlerinages. Il ne la possède pas, cependant, comme il ne possède pas non plus son propre corps. Il n'est pas possible de prédire le résultat provoqué par la consommation de testostérone, de la même façon qu'il n'est pas possible d'avoir ce qui n'est que transitoire. Il n'est pas possible de contrôler

l'endroit où les poils vont naître et où ils cesseront d'apparaître. Il n'est pas possible d'anticiper nos naissances ultérieures, probablement dans de nouvelles maisons, différentes des maisons d'hier. Il n'est pas possible de connaître à l'avance le timbre que la voix assumera après les processus imprévisibles de transformation corporelle. À propos de la maison, il écrit:

Je vis à Athènes dans une maison dont je peux dire qu'elle est la mienne pour la première fois depuis plus de deux ans. Je ne la possède pas. Ce n'est pas nécessaire. J'en ai l'usage, simplement. J'en fais l'expérience. Je la célèbre (p. 227).

Dans la chronique, il raconte que, pendant plus d'un mois, il a vécu dans cette maison sans meubles. En raison d'un retard dans la livraison du lit, mais pas seulement à cause de cela, comme il le révélera plus tard, il a été contraint de dormir pendant deux semaines dans un appartement complètement vide – et par terre. En fait, ne pas meubler la maison est plus une décision qu'une contrainte imposée par le destin. Ce que signifie pour lui meubler sa propre maison: «Ikea est à l'art d'habiter ce que l'hétérosexualité normative est au corps désirant. Une table et une chaise forment un couple complémentaire que n'admet pas de questionnement. Une armoire est un premier certificat de propriété privée» (p. 230). L'appartement, reflet de son propre corps, refuse de prendre la forme de normes socialement imposées. Lors de l'ameublement de l'appartement sur Terre, il faut se mettre d'accord avec les règles qui sous-tendent, par exemple, le rideau qui tombe de la fenêtre dès la tombée de la nuit: cette censure anti-pornographique si normalisée. En ne meublant pas la maison – pas exactement à cause du retard dans la livraison du lit, ou par manque de temps disponible pour le faire, mais pour des raisons plus subtiles, comme le refus de donner à la maison la forme de la norme – Preciado offre aux personnes qui lui rendent visite un espace inhabituel, où ils peuvent seulement se regarder, se tenir debout, s'étirer, se tenir la main ou faire l'amour. Ne pas fournir signifie également ne pas définir à l'avance le type d'expérience qui peut être vécu à l'intérieur de l'appartement. Le refus subjectif d'assumer les rôles de genre accordés socialement, bien que se manifestant dans l'acceptation contractuelle, médico-légale, que sa transsexualité est une dysphorie de genre, se révèle également comme un moyen d'échapper à la prévisibilité qu'offrent les normes. Une façon de faire de la place au bonheur.

La question à un million de dollars, que les philosophes et les psychologues, les sociologues et les littératures ont déjà abordée, est s'il est possible de se former comme un sujet au-delà des normes. Si un sujet se constitue par un certain degré de soumission (assujettissement) aux normes existantes, comme le souligne Butler (1997), comment vivre au-delà de ce que les normes nous offrent déjà? Comme l'explique Butler (1997, p. 83),

Le terme «subjectivation» porte en lui-même le paradoxe: l'assujettissement désigne à la fois le processus d'être sujet et le

processus de soumission – le sujet n'habite la figure de l'autonomie que lorsqu'il devient sujet au pouvoir, une soumission qui implique une dépendance radicale.

En d'autres termes, jusqu'où vont nos possibilités de liberté – notre capacité à rompre avec des règles, rites, normes et significations non-écrits, mais très bien intériorisés psychiquement et, par conséquence, continuellement répétés? La décision de Preciado de «sortir de la fiction et de l'histoire biopolitique qu'il incarnait en tant que femme» (p. 242), en demandant la destruction de son acte de naissance et la création d'un nouveau, dans lequel un sujet masculin est né sans passé, c'est un saut qui révèle le caractère construit, artificiel et faux des normes. Les normes ne prennent pas soin de son corps, car, en traversant les frontières de genre, Preciado a dû assumer une pathologie qu'il ne porte pas et une date de naissance qui n'est pas vraiment la sienne. Ce qu'il cherche à dire, dans la chronique *Mon corps n'existe pas*, c'est précisément que son corps existe, même si la société prétend le contraire. Comme il l'écrit (p. 218),

mon corps trans existe comme réalité matérielle, comme ensemble de désirs et de pratiques, et son inexistante existence remet tout en jeu: la nation, le juge, l'archive, la carte, le document, la famille, la loi, le livre, le centre d'internement, la psychiatrie, la frontière, la science, Dieu.

La contrainte subie par les personnes trans, qui finissent par être forcées de demander la reconnaissance aux mêmes institutions qui les soumettent, est la même que celle des migrants, qui demandent à la nation la reconnaissance que la formation n'offrira jamais pleinement au sujet migrant. Comme Preciado le défend, l'idée de nation présuppose une idée puriste de citoyenneté: le citoyen à part entière d'une nation a une formation culturelle plus ou moins similaire, une langue exempte d'accents déviants, une religion unique, un mode de vie monolithique. Tout ce que l'immigrant ne porte pas. L'expérience de Preciado en Grèce en tant que commissaire de la documenta lui a offert la possibilité de trouver, à Lesbos, le premier lieu d'accueil des immigrants en Grèce, la criminalisation et le confinement forcé des migrants dans ce qui s'avère être un véritable centre de détention. «La frontière est un espace de destruction et de production d'identité» (p. 222). Le philosophe souligne ici que «le cosmopolitisme européen» dont on parle d'une façon si enthousiaste est assez relatif. En fait, les frontières de l'Europe se révèlent, à Lesbos, comme des murs très épais qui gardent dedans ceux qui sont insérés dans ce cosmopolitisme plus que relatif, pour ne pas dire faux, et qui laissent dehors, dans une île, tout ceux qui ne correspondent pas à ce cosmos restreint. La honte de l'Europe, comme le souligne Jean Ziegler (2020), est à Lesbos, comme Preciado le défend également dans la chronique intitulée *Voyage à Lesbos*. Là, la solidarité et la liberté, vues comme le Saint Graal de l'Europe, restent simplement un Saint Graal, inaccessible à ceux qui viennent du Sud politique et culturel de cette planète. Le Sud n'existe cependant pas. Le Sud est une construction, tout

comme le Nord. Le Sud est construit pour fonctionner comme une poubelle du Nord: il est nécessaire de définir l'endroit où les ordures du monde doivent être éliminées.

C'est à partir d'une critique de l'idée de nation que Preciado se retrouve lorsqu'il réfléchit au plébiscite en faveur de l'indépendance de la Catalogne. Bien qu'il ait voté pour, il affirme que l'essentiel n'est pas exactement l'indépendance, ou la transsexualité, mais bien «l'ensemble des relations que le processus de transformation active et qui jusqu'alors étaient capturé par la norme» (p. 121). Là encore, il semble que le devenir trans soit exempt de normes. Pour lui, la principale question concernant l'indépendance de la Catalogne est l'objectif final: soit la cristallisation d'une autre identité nationale qui crée également une carte du pouvoir, soit, au contraire, un processus d'expérimentation sociale et subjective qui implique la remettre en question de toute identité normative, y compris nationale. Les groupes qui prônent l'indépendance de la Catalogne sont divisés entre ceux qui défendent le premier objectif, le parti souverain de droite PDeCAT, et ceux qui soutiennent le second, représentés par le parti de gauche anticapitaliste CUP. Il est clair que Preciado est à côté du deuxième. S'il s'agit de rendre la Catalogne indépendante, qu'il soit pour remettre en cause l'État-nation et toutes les exigences identitaires qu'il entraîne. Cela parce que, pour lui, «l'État-nation est [...] la limite qui empêche la réalisation de la démocratie». La démocratie ne se ferait donc que sans une fixation sur des identités si caractéristiques de l'idée de nation. Il faut donc abandonner le purisme pour être démocratique.

Les chroniques de Preciado partent des problèmes identifiés dans nos sociétés capitalistes. Enfance queer et bullying à l'école, procréation assistée auprès des couples gays, néropolitiques en France, droit du travail des prostituées, fragilité des relations amoureuses, logique néolibérale dans les espaces muséaux, dette et austérité grecques, transsexualité, migration, violence contre les animaux, l'ancien régime sexuel. Il part d'un aspect problématique de la réalité pour le surmonter. À la fin de presque toutes les chroniques, il y a un appel à la nouvelle vie. Parfois, ces invitations semblent quelque peu naïves, comme si la pleine liberté était tout à fait possible, il suffisait d'affirmer la volonté de changement. Comme si le saut hors de l'ancienne vie dépendait uniquement et exclusivement du désir du sujet. Comme si le désir d'un individu était simplement le sien. Comme Virginie Despentes l'écrit dans la préface dans une sorte de lettre à Paul, «tu m'as appris quelque chose d'essentiel, on ne fait pas de politique sans enthousiasme. Si on fait de la politique sans enthousiasme, alors on est de droite» (p. 14). Bien que nous ne sachions pas très bien comment sortir du cadre des normes identitaires, au moins nous pouvons trouver à Preciado un désir optimiste de sauter hors de la norme. Au moins, nous trouvons ici une expérience très vivante de quelqu'un qui a connu l'incapacité de lois non écrites à rendre compte de la réalité de son corps trans. Quelqu'un dont l'existence frotte la vérité supposée ancrée dans les normes. C'est par l'expérience individuelle que Preciado parie sur le changement collectif. Néanmoins, ce n'est pas tout le monde qui peut commencer par soi-même pour changer le monde. Après tout, il faut une liberté minimale pour pouvoir traverser: dans le cas des personnes trans, un État qui ne tue pas. Dans le cas des migrants à la recherche d'un refuge, un peu d'argent. Et un bateau.

References

Butler, Judith. 1997. *The psychic life of power*. Stanford: Stanford University Press.

Preciado, Paul. 2019. *Un appartement sur Uranus*. Paris: Grasset.

Ziegler, Jean. 2020. *Lesbos, la honte de l'Europe*. Paris: Seuil.

Recebido em 18/04/2022.

Aceito em 26/11/2022.